

Le livre est une révélation. Un personnage singulier, presque oublié aujourd'hui (malgré le beau portrait de Picasso) s'impose à notre admiration : Uhde n'a pas été seulement un des grands collectionneurs du XXe siècle, mais aussi un noble cœur et un Européen exemplaire. (...)

Il y a dans ce livre écrit en 1936 à Paris, de remarquables réflexions théoriques, qui constituent une véritable profession de foi esthétique et *politique*. (...)

En 1947, mourra à Paris « cet homme merveilleusement racé, naturellement aristocrate (...) inappréciable recrue de la civilisation française », pour reprendre les termes émus et chaleureux de Jean Cassou.

(André Zavriew – *La revue des deux mondes*, février 2003)

Wilhelm Uhde, homme d'un esprit rare, trop injustement oublié aujourd'hui alors qu'il fut un des acteurs du monde de la peinture dès le début du XXe siècle (...) qui écrit : « Y a-t-il une cohérence, une unité entre tout ce que j'ai ressenti, fait, pensé ? Comme quelqu'un qui s'apprête à fermer boutique, je me suis mis à feuilleter le grand livre 5...) pour voir, non si j'avais eu du succès et fait de bonnes affaires (hélas, je sais bien que ce n'est pas le cas), mais si j'avais été un honorable marchand. »

Le résultat est aujourd'hui sous nos yeux. Et l'on voudrait pouvoir dire à cet homme qui sera déchu de la citoyenneté allemande sans obtenir celle de la France, traqué par la Gestapo dès l'arrivée des nazis à Paris : « N'ayez crainte, Wilhelm Uhde, vous avez été un honorable marchand. »

(Valérie Bourgaud – *L'œil*, avril 2003)

Wilhelm Uhde reste l'un des grands oubliés de l'histoire de l'art du XXe siècle (...) Un livre agréable, plein de souvenirs et sans amertume, dans lequel Uhde décrit avec charme le Paris de ses jeunes années et ses rencontres avec les nombreux peintres qu'il a croisés.

(Valérie Bertrand - *Connaissance des arts*, mars 2003)

Au travers de ces expériences diverses, tout au long de ses rencontres et découvertes, Uhde demeure fidèle à une vision constamment enrichie et renouvelée de l'art moderne : il y voit la conquête toujours recommencée d'une « réalité idéale supérieure », pour « l'homme qui traîne toujours beaucoup de mort avec soi, ce qui lui complique la vie. » Et à tout cela s'ajoute la voix d'Uhde, qui nous le rend proche : un humour discret qui teinte continûment ce récit – lorsqu'il avoue, par exemple, son « penchant pour les boissons alcoolisées » et les burlesques aventures que provoque cette passion – une pudeur qui semble une sorte de politesse supérieure, l'art de la touche, la diversité des rythmes, de l'allegro enthousiaste au lento de celui qui voit la mort venir – c'est ici un livre goethéen, d'une sagesse sereine – et terrestre.

(Thierry Cecile – *Le matricule des anges*, n° 43)